

# Maureen Ragoucy

Photographies, entretiens, vidéos



<i>Introduction</i>	5
Liberdade	7
Agoudas	17
Sôdade	24
Rappelle-toi Barbara - volet 1	29
Rappelle-toi Barbara - volet 2	35
Famille Gassama	45
Qui êtes-vous? Quel est votre rêve?	53
Barça mba barzakh	61
Rue de la République	69
Wagons	77
<i>Articles de presse - publication - recommandation</i>	82

Le déplacement, l'exil, l'identité, la transmission, l'héritage culturel et la mémoire sont autant de sujets mis en question dans mon travail. Comment se construit-on une identité entre son pays d'origine et son pays d'accueil?

Dès mes premières expressions artistiques la découverte d'autrui a motivé mon travail. J'ai alors vu l'acte de photographier comme un moyen de communiquer avec les autres. Au cœur du processus de création, je m'invente des protocoles autour du déplacement, de la pérégrination et les règles que je me donne constituent des prétextes à la rencontre. D'abord avec les inconnus que j'interpelle dans les rues en France. Puis, à Valence, en Espagne j'interroge ma position d'étrangère où le grand nombre d'immigrés latino-américains trouve un écho inattendu dans mes rencontres. Se reconnaissant peut être en partie dans mon regard d'étrangère, ces étrangers se confient. Je prends conscience du fait qu'être hors de chez soi a des significations bien différentes selon chacun.

Rentrée en France, je continue mes recherches et rencontre d'autres immigrés, cette fois francophones, et fais la connaissance de Djamba, malien. Mon travail se poursuit alors au Mali puis au Sénégal, pays qui voient chaque année des milliers de personnes « partir à l'aventure ». Liant toujours la notion d'exil à celle d'identité, les questions de la famille, du départ et du retour se révèlent d'une manière inédite. Car je n'ai jamais tant été perçue comme étrangère que là-bas, que quand on m'appelle *Toubabou* (« homme blanc » en bambara).

Mon travail tente de reconstruire une cohérence à mon propre parcours pour tenter de la faire découvrir aux autres. L'aspect dérangent du face à face entre ma vision originelle du voyage et le regard radicalement différent des étrangers illégaux doit être préservé dans ce que je veux proposer. En recréant un chemin qui invite le public à devenir un voyageur en proie aux mêmes interrogations, je veux éveiller sa curiosité, le pousser à se mouvoir et à interagir avec mes productions, pour prouver que le geste est faisable, que la rencontre est possible.

Mon territoire d'intervention est le monde ; je n'hésite pas à me déplacer, à me mettre moi-même en situation d'étrangère, puis pour me rapprocher des individus que j'interroge et mieux appréhender la relation, à apprendre leur langue.

## **Liberdade**

Installation vidéos accompagnée de livrets de traduction, 2013

*Liberdade*, (liberté en portugais) est le nom du quartier japonais de São Paulo au Brésil. 22 millions de personnes vivent à São Paulo, dont 1,4 million de Brésiliens d'origine japonaise. La mégalopole accueille la communauté japonaise la plus importante au monde, en dehors du Japon.

En commençant mes recherches, j'imaginai les deux cultures brésilienne et japonaise comme très opposées. J'ai porté mon intérêt sur «l'étrangeté» de cette double culture : entre la culture d'origine et la culture d'adoption.

Que pouvait-il rester de la culture japonaise à travers les générations ? Je suis allée à la rencontre de personnes de différentes générations -les *isseis*, premiers arrivés, nés au Japon, les *nisseis*, leurs enfants, les *sanseis*, leurs petits-enfants, les *yonseis*, arrière petits-enfants de Brésiliens d'origine japonaise. Je cherchais à savoir si la transmission de la culture japonaise s'était faite et si elle était encore présente chez les descendants directs des immigrants.

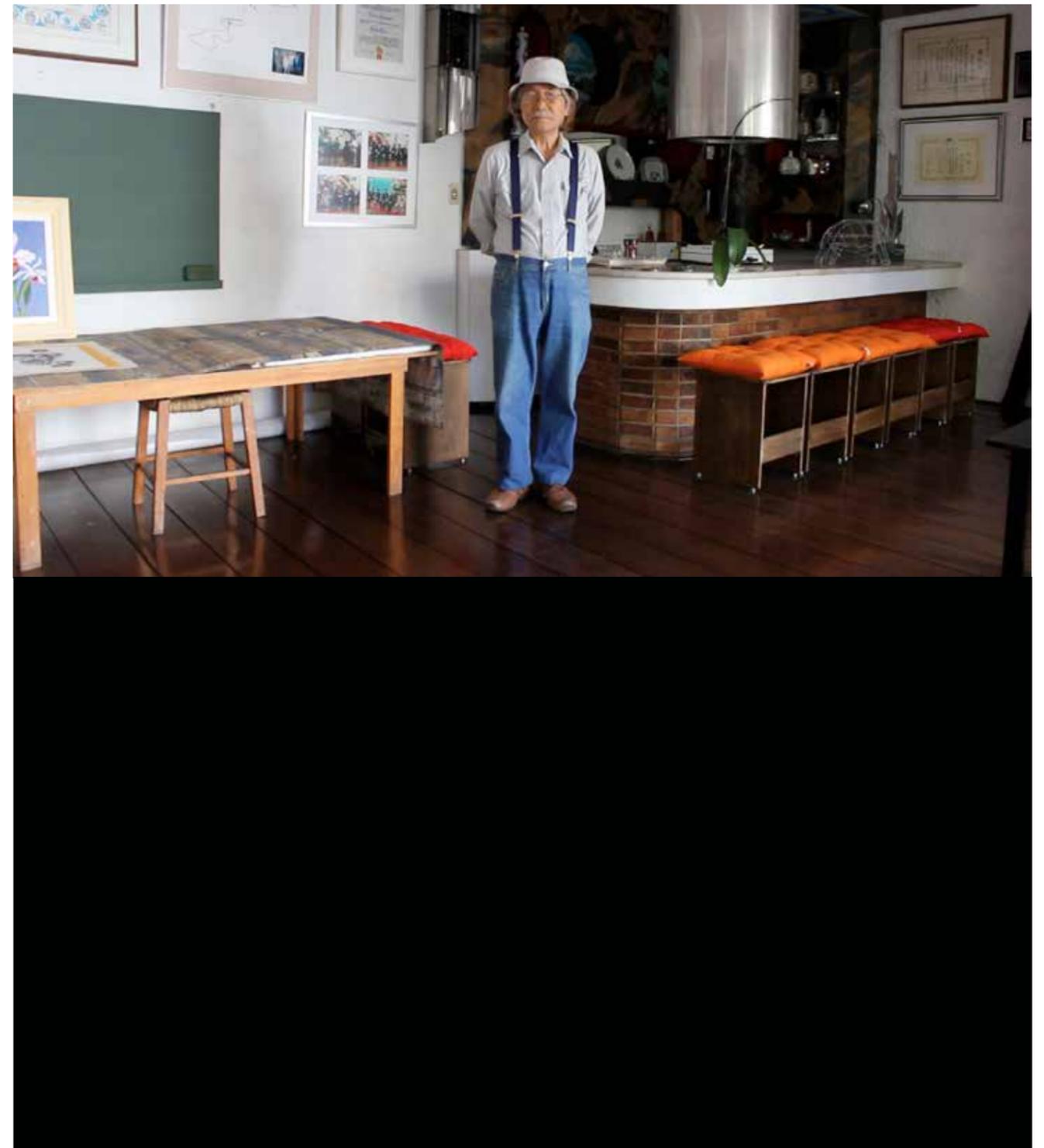


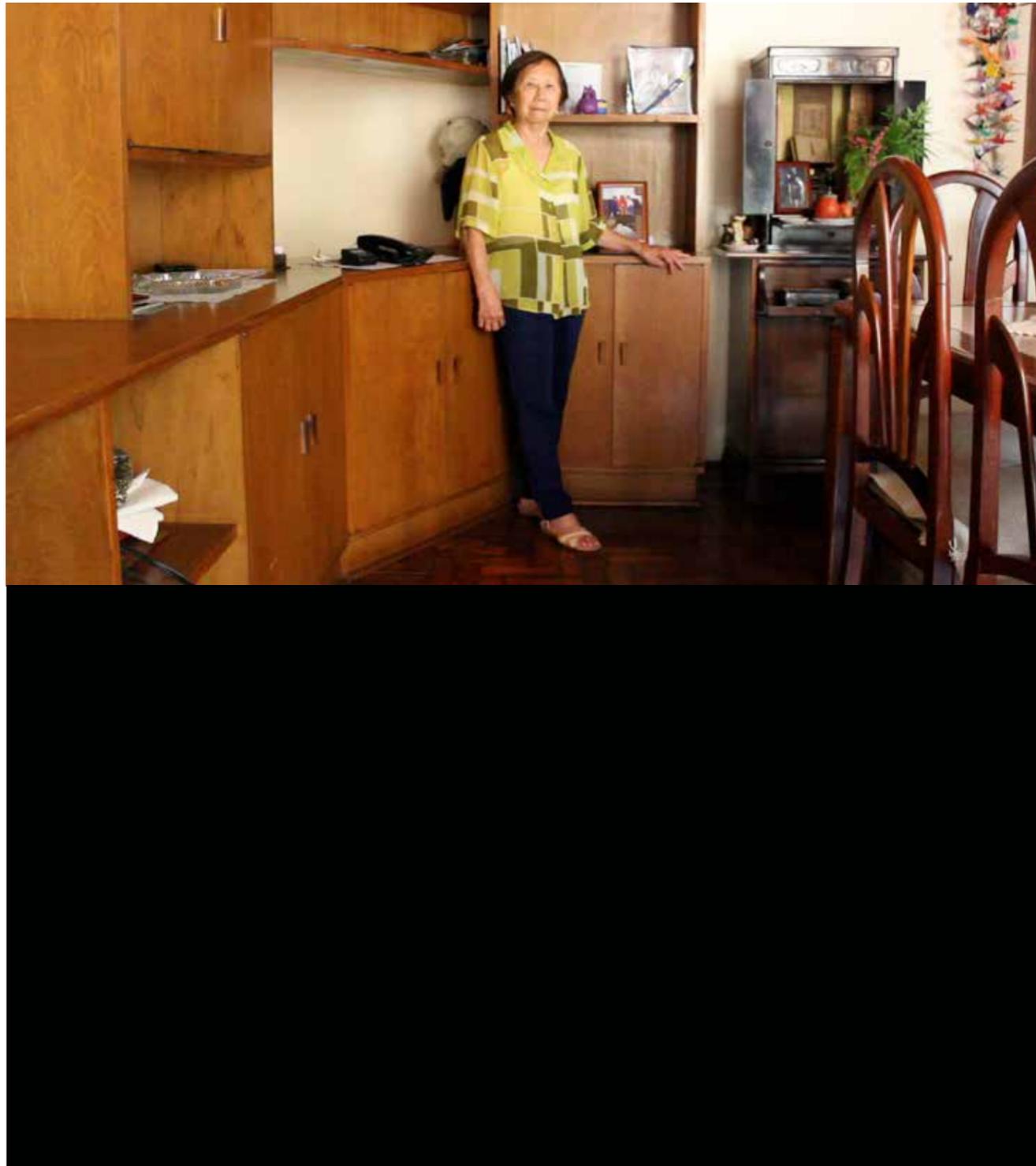
Mayumi Kobayashi Okuyama. Je suis née à São Paulo. Ma relation avec le Japon vient de mes grands-parents, de ma grand-mère principalement avec qui je m'entends très bien. Je ne suis jamais allée au Japon mais dans la vie de tous les jours, avec la nourriture, quelques habitudes, je maintiens un lien avec le Japon.

La famille de mon père est venue avec cette vague d'immigrés qui sont venus pour travailler comme agriculteurs. Ils se sont installés dans le Paraná, nous avons une propriété là-bas, qui appartient à la famille. Quant à la famille de ma mère, elle est venue dans un contexte plus urbain, c'est mon arrière grand-père qui est venu pour exercer en tant que médecin pour les japonais immigrés au Brésil. Parce qu'ils étaient nombreux, ils ne savaient pas parler portugais. Et il commençait à y avoir un problème de santé à proprement parler, car ils tombaient malades et ne savaient pas comment s'exprimer. Il s'est installé à São Paulo mais de là, il devait régulièrement aller en province. Ca devait être en 1910. (...)

Yutaka Toyota. Mon nom japonais est Yutaka Toyota, en lettres japonaises, on peut le lire de haut en bas et de bas en haut. C'est la même chose. Je suis né au Japon, mes parents aussi, tout le monde. J'y ai été élevé jusqu'à mes 18 ans plus ou moins. J'étais à Yamagata. Je suis toujours resté dans cette ville de province, j'ai donc le cœur, le sang japonais, je suis vrai japonais. J'ai été baigné dans cette atmosphère spirituellement.

Depuis tout petit, j'aime beaucoup la peinture. J'ai appris à l'université d'art de Tokyo, et après je suis allé à l'Institut de recherche industrielle de Shizuoka, un Institut de l'Etat, et là aussi j'y ai beaucoup appris sur le design et sur les matériaux industriels. Je travaillais pour l'Institut de recherche industrielle et je donnais des cours. A cette époque-là, il y avait Yamaha, Honda, toutes ces entreprises étaient dans la région de Shizuoka. Et là où je donnais les cours, il y avait une usine de machines à coudre, et cette usine voulait s'implanter au Brésil. (...)



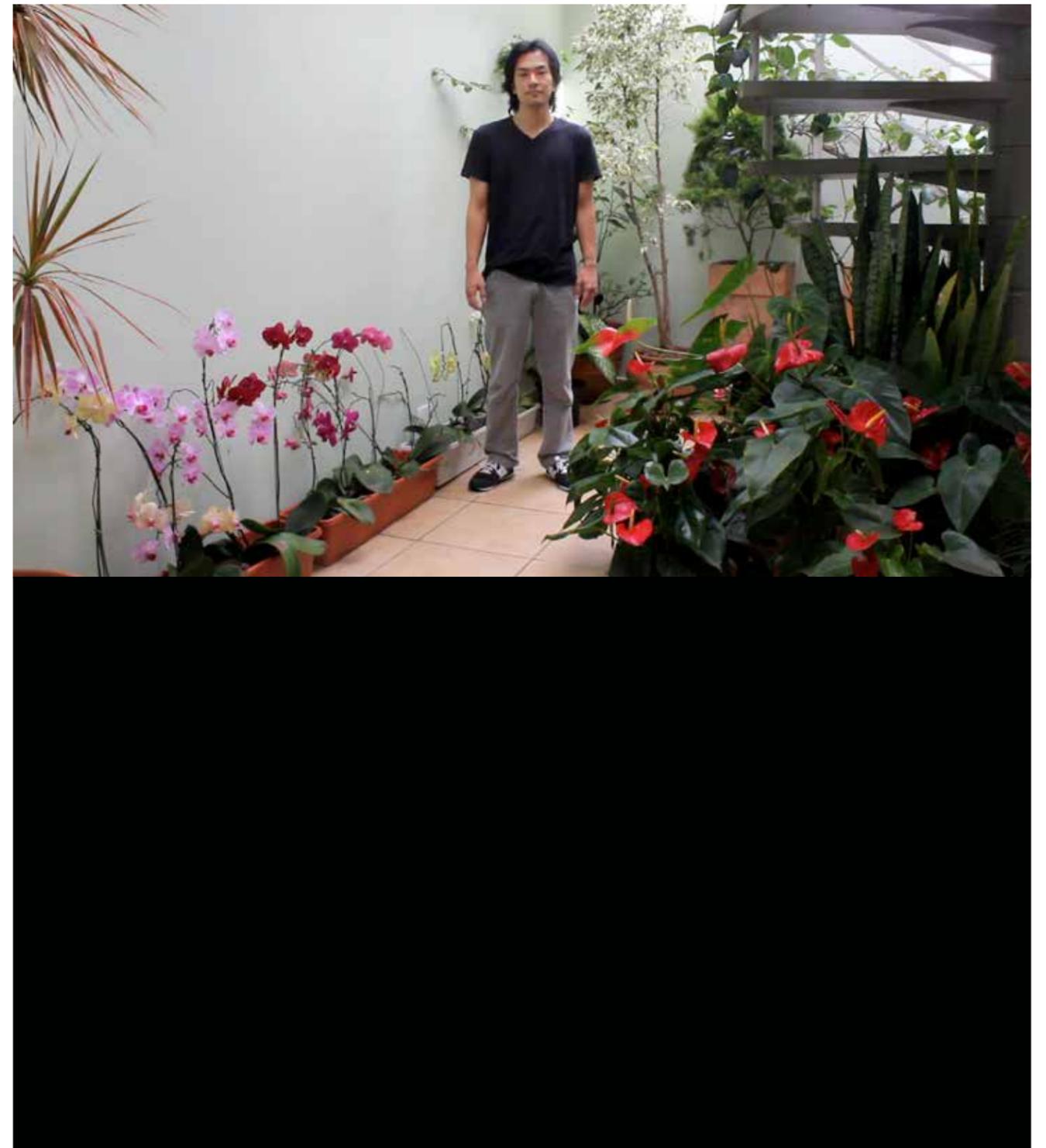


Maria Lucia Nikaedo Katakura. Je suis née au Japon, mais j'ai été déclarée ici, donc je suis née à l'intérieur des terres, dans l'Etat de São Paulo, à Colina. Mes parents sont japonais, mon père, ma mère, et mon mari aussi est japonais. De Fukushima. J'ai été élevée par mes parents et j'ai reçu une éducation à la japonaise. On va dire, plus sévère, très rigide. Dans l'éducation que j'ai reçue, mon père était, comment dire... très famille : avec la notion de respect du père de la mère, c'était très important. Après, il disait qu'il fallait être honnête, travailler et qu'il n'y avait que ce que l'on gagnait en travaillant, en construisant quelque chose, qui était à nous. Ça c'est l'éducation que mon père m'a donnée. Ce que nous respectons beaucoup ce sont les ancêtres, cela fait partie de notre culture japonaise, là, vous voyez c'est un autel bouddhiste. Et qu'est-ce que nous faisons devant cet autel, ce n'est pas seulement religieux, je crois que c'est une tradition qui vient du Japon, tous les matins, nous faisons une offrande : de l'eau, j'allume de l'encens, je mets du café et un petit peu de riz. (...)

Daniel Augusto Utsumi. Je suis né à São Paulo, à l'hôpital Saboya. Mes grands-parents aussi bien du côté de mon père que du côté ma mère sont japonais. Mes parents, eux, sont brésiliens.

Mon grand-père paternel est venu à la fin des années 20, il racontait qu'il avait pris un bateau et qu'il était resté quarante cinq jours en haute mer pour venir jusqu'ici. Mon grand-père était ingénieur agronome, il est donc venu pour son travail, et puis, il a travaillé dans une petite ferme. Ma grand-mère est arrivée après, elle était professeur, mais après elle est restée avec mon grand-père et elle n'a plus travaillé. Il s'agissait de ces mariages de convenance, alors ça a duré un peu, mon grand-père ne connaissait pas ma grand-mère, il l'a connue après, ils se sont connus d'après photos et ma grand-mère a donc pris la décision de venir pour se marier. Elle est donc venue au Brésil après sept ans.

Mes grands-parents maternels sont arrivés dans les années 30, ils sont venus pour chercher du travail, à la recherche d'une nouvelle vie. (...)

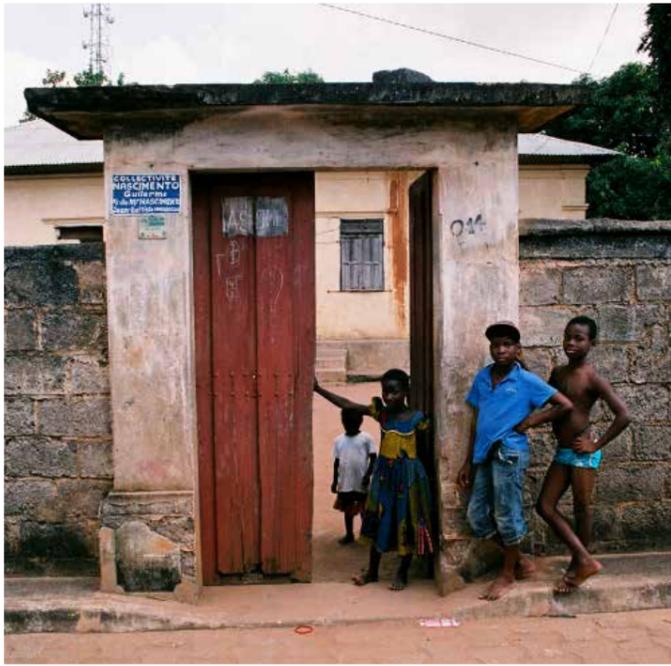


## **Agoudas**

Série de 30 photographies et bande sonore

Les *Agoudas* (vient du portugais « ajuda » signifiant « aide ») est un terme qui désigne au Bénin, et dans les pays voisins, les descendants de brésiliens (re)venus s'installer en terre africaine au cours des 18<sup>ème</sup> et 19<sup>ème</sup> siècles. Mon intention était de chercher les reliquats de la culture brésilienne au Bénin, principalement dans les villes de Porto-Novo et de Ouidah. Les photographies issues de ce parcours montrent l'importance de l'héritage culturel brésilien dans le pays malgré une temporalité éloignée.

Les traditions du peuple qui se sont transmises d'une génération à l'autre sont présentes à travers les noms de famille des individus, l'architecture des villes et certaines pratiques culinaires mais surtout dans la création de ballets intégrant pantomime, musique et chants. La culture brésilienne est ainsi encore présente, transmise et honorée.







## Sôdade

Projet en cours - Vidéos, photographies et entretiens

La *sôdade* (*saudade* en portugais) est une émotion impalpable et indescriptible qui ne relève pas de l'entendement mais du cœur. Un sentiment complexe et subtil qui évoque la nostalgie et le manque, la tristesse teintée d'une joie mélancolique.

Ce sentiment universel a été le point de départ de mon travail au Cap-Vert. Petit pays, situé entre l'Europe, l'Afrique et l'Amérique du Sud, le Cap-Vert occupe une position géographique qui facilite la migration. Migration due à la difficulté de survivre de l'agriculture et de la pêche pourtant très présentes. La diaspora est plus nombreuse que la population habitant au Cap-Vert. Le dernier recensement a estimé la population du Cap-Vert à 450 000 personnes et celle de la diaspora à 500 000 personnes. Il n'est pas un habitant du Cap-Vert qui n'ait un membre de sa famille proche installé à l'étranger.

La musique est importante au Cap-Vert et tout comme le métissage de sa population, elle montre diverses influences. Il n'est pas un artiste qui ne chante la *sôdade* cap-verdienne, le départ du *crêcheu*, l'être aimé, d'un membre de la famille ou d'un ami cher, le déracinement ou l'amour du pays natal.

Le projet *Sôdade* tente d'établir un lien entre le vécu des cap-verdiens ayant migrés et ceux qui interprètent en chanson leurs histoires.



José Domingos Antonio Lopes, né au Cap-Vert ayant migré aux Etats-Unis



Putchôta et Nenelo, São Filipe, Ile de Fogo, Cap-Vert



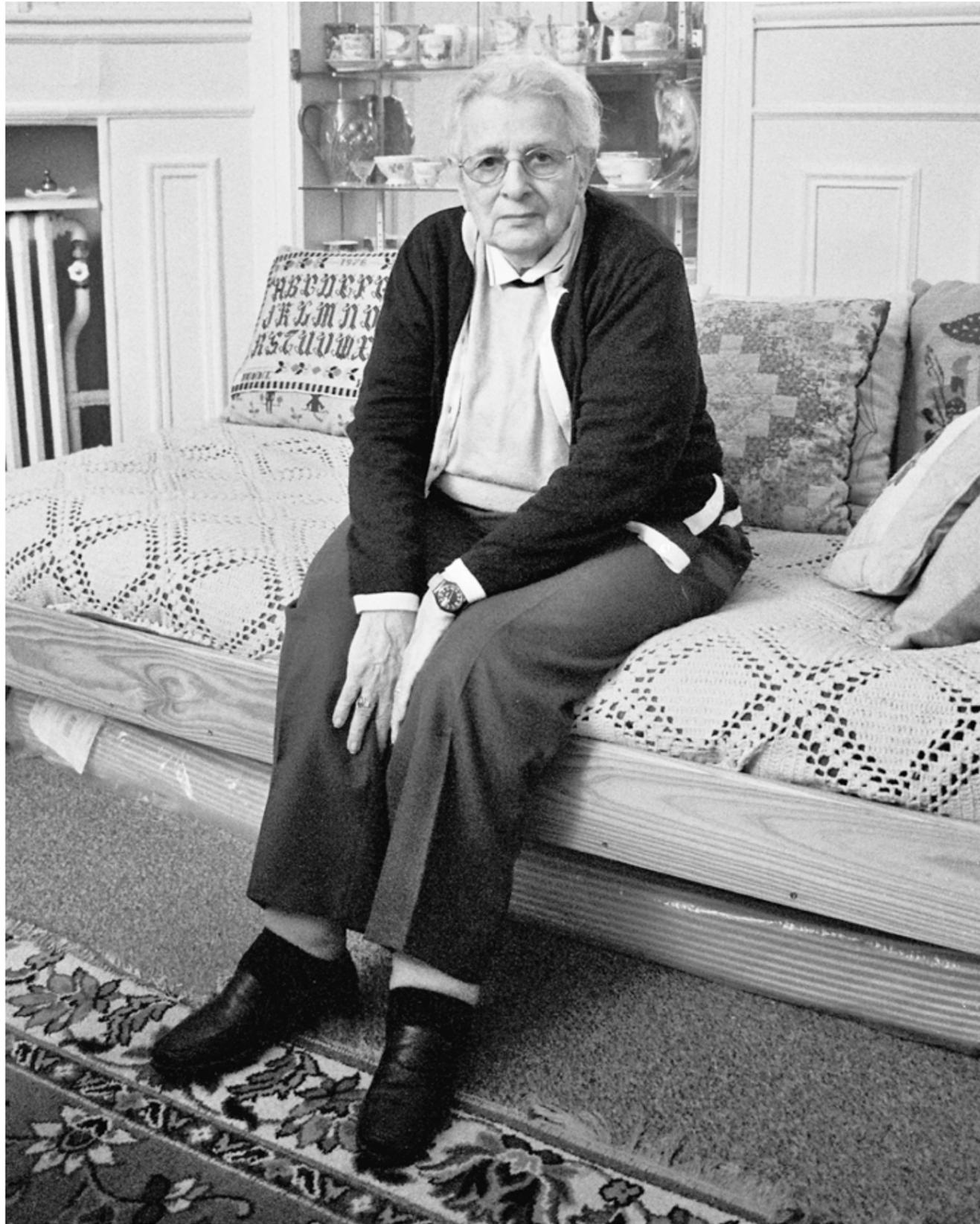
Capture vidéo, Assol Garcia et Manuel de Candinho, Praia, Ile de Santiago, Cap-Vert

## **Rappelle-toi Barbara - volet 1**

Série de 12 photographies et entretiens, France, 2011

*Rappelle-toi Barbara* est un travail qui trouve son origine dans le célèbre poème de Jacques Prévert du même nom, paru en 1946. Ma grand-mère nommée Barbara, vivant à Brest à cette époque, racontait qu'elle aurait été l'inspiration du poète. J'ai choisi d'approcher douze femmes françaises ayant vécu la Seconde Guerre mondiale. J'ai demandé à chacune d'elle de raconter un souvenir personnel et d'être photographiée dans son lieu de vie actuel afin d'interroger son rapport à elle-même, au lieu et au temps. Les rencontres ont été provoquées via des annonces dans divers endroits à Lille et à Paris.

Ce travail a fait l'objet de plusieurs expositions en France.



Jacqueline Jabalot. Née à Paris en 1922, décédée à Paris en 2013.

Dans la résistance, moi, j'étais courrier. On allait de ville en ville. Il ne fallait jamais se connaître entre nous. Les Allemands ont mis jusqu'en fin 42 à se rendre compte que les femmes pouvaient en faire partie. Je me rappelle toujours d'une fois où l'on avait besoin de balles et de grenades et il fallait aller de l'autre côté de l'Isère en chercher.

Alors je suis partie avec deux garçons qui m'ont demandé de prendre mes sacoches de vélo. Sur le pont de l'Isère pour revenir, les Allemands étaient là. Alors, j'ai fait un grand sourire, pédalant doucement. Ils me disaient « *Schön*<sup>1</sup>, *schön* », c'est tout ce qu'ils savaient dire « *Schön* ». Moi j'ai dit « Salade, manger ». Et puis ils ont ouvert mes sacoches, pris la salade, regardé en dessous - il y avait une autre salade - et ils m'ont laissée partir. Les deux garçons, eux, arrivaient derrière. Les Allemands se sont rués sur eux, ils ont tout fichu par terre. Ils avaient un poulet, des légumes et un morceau de fromage. C'est moi qui avais les armes.

<sup>1</sup> *jolie* en allemand

Lise Trèves. Née à Paris , en 1925.

C'était en 43 ou 44. À l'époque, nous habitions dans un hôtel à Riom. J'étais à l'université à Clermont, je prenais le train, ou bien je faisais de l'autostop pour aller suivre mes cours à la faculté. Je préparais une licence d'anglais à l'époque.

Les Allemands ont envahi l'université. Ils nous ont réunis dans la cour, c'était en décembre, il y avait de la neige. On est restés les bras en l'air, là, debout, avec les mitrailleuses pointées sur nous, pendant des heures. J'ai vu un jeune étudiant qui a essayé de fuir, ils l'ont abattu ; un professeur qui a baissé les bras trop vite, ils l'ont abattu.

Alors on est passés un à un devant eux. Moi, j'ai préféré passer devant un militaire plutôt qu'un civil parce que les civils c'était la Gestapo, c'était pire. Je suis passée sans problème, je n'avais pas changé de nom, mais à partir du moment où il n'y avait pas le tampon juif sur ma carte d'identité, ils ne pouvaient pas savoir. Ils m'ont posé des questions, j'ai même plaisanté avec eux. Je suis passée mais j'ai vu ma meilleure amie qui s'appelait Lévy et qui était juive, qui a été déportée à Auschwitz, je l'ai vue embarquer.

Et puis, il y avait un Français, fils d'un intendant militaire - que j'aurais dû rencontrer la semaine suivante pour entrer dans un maquis, mais heureusement, je ne l'ai pas rencontré - qui était là avec les gens de la Gestapo et il disait à un étudiant : «Elle est fausse ta carte d'identité.» «Non elle est vraie.» «Raconte pas d'histoires, c'est moi qui te l'ai procurée.» Non seulement il a aidé à arrêter des gens mais en plus il a aidé à torturer. Je l'ai échappé belle. Ça a été comme ça de dix heures du matin à cinq heures du soir. (...)



## **Rappelle-toi Barbara - volet 2**

Installation vidéo, 39 entretiens, France, Allemagne, Italie, Royaume-Uni, Pologne, États-Unis 2013-2017

Les retours favorables de l'exposition et mon intérêt pour le sujet ont motivé une volonté de prolonger et développer ce travail photographique et d'entretiens en entretiens filmés dans des pays liés à la Seconde Guerre Mondiale tels que l'Allemagne, l'Italie, le Royaume-Uni, la Pologne et les États-Unis.

L'intérêt d'élargir ce travail en Europe est de mettre en parallèle des destinées à priori différentes et de les inscrire dans la mémoire collective. Mon objectif réside tant dans la réalisation d'une installation sonore et visuelle que dans la transmission des témoignages au public.

Transmettre ces souvenirs c'est à la fois parler de l'Histoire à travers des histoires personnelles, enclencher un dialogue entre les différentes générations et sensibiliser le public/spectateur sur cette époque récente.

Je m'appelle Pierina Fantato. Je suis née à Villanova del Ghebbo, Rovigo, en Vénétie. Le 16 juin 1929. Commençons par le 8 septembre, parce que c'est là que tout a commencé. On habitait à 500 mètres de la gare. La défense anti-aérienne avait été installée au dessus du fleuve Adige, alors ils bombardaient d'en haut et les bombes tombaient un peu au hasard. Mais il y avait des bombardements presque tous les jours, c'était intenable.

Mon père m'avait envoyée acheter de la ficelle et des petits clous chez le cordonnier, pour réparer les chaussures de mes frères, parce que on ne trouvait rien ou c'était trop cher. En rentrant en vélo - j'avais 3 km à faire – il était environ 10h30, c'était l'été, j'avais doublé sans faire attention deux vieux messieurs, à vélo aussi. Tout d'un coup, ils ont crié : « Arrête-toi ! Arrête-toi ! », m'ont rejointe, « Viens, baisse-toi ! », m'ont poussée et jetée dans le fossé sur le coté du chemin, qui était haut. On est tombé de deux mètres avec les vélos et tout. J'avais une robe rouge et ces messieurs l'ont vite recouverte avec de l'herbe, pour me cacher. Ces avions des chasses, deux, nous ont mitraillés des deux côtés et ont fait demi-tour. Par chance il y avait ce fossé et on a pu s'y cacher. Quand ils sont revenus on s'est jeté dans le fossé de l'autre côté. J'avais ces petits clous et ces choses dans un petit paquet dans la main et je me suis plantée tous ces petits clous dans les mains. (...)





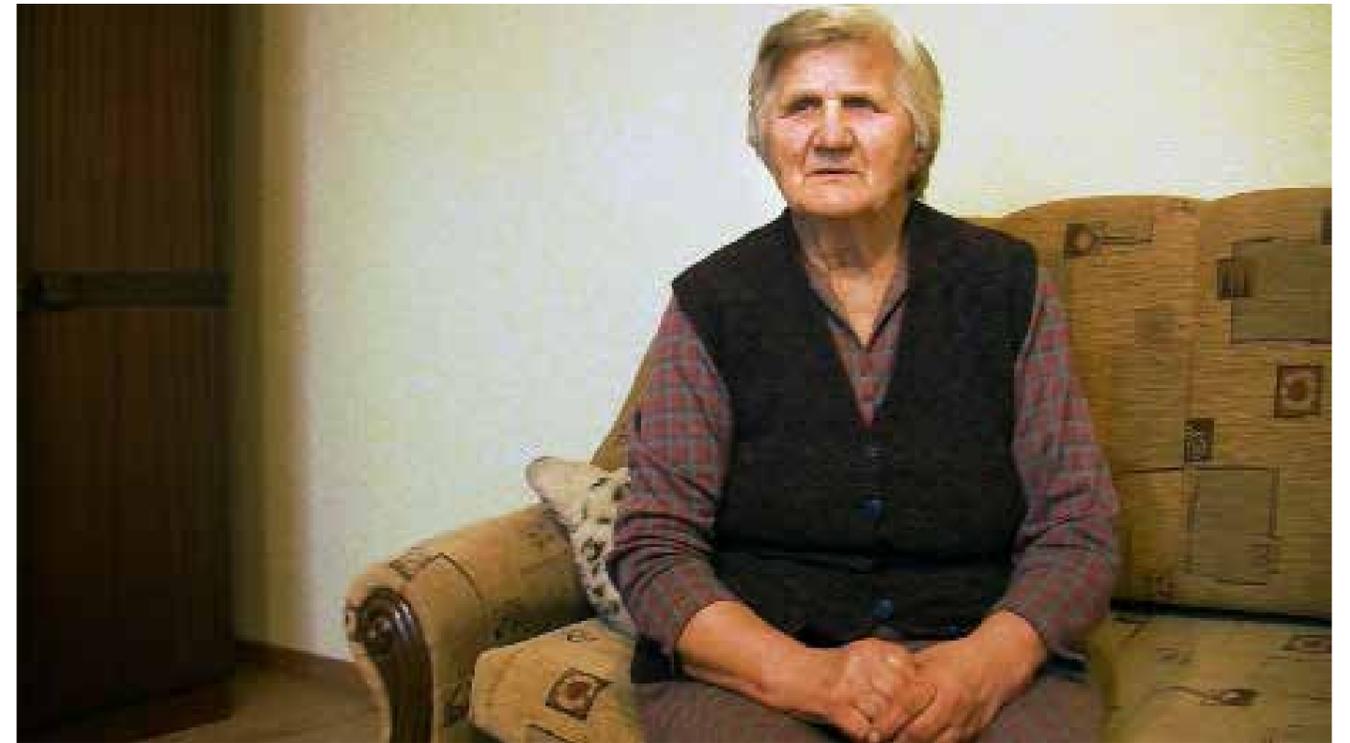
Je m'appelle Christa Ronke. Je suis née à Berlin. Quand la guerre s'est déclenchée j'avais 10 ans et je ne savais pas ce que c'était la guerre. Adolf Hitler était notre Führer, à la tête du pays. Et je pensais que le Führer devait être une bonne personne. A ce moment-là nous trouvions la guerre passionnante. C'était quelque chose de nouveau. Nous avons construit des avions en carton. Anglais et allemands. Et je les avais mis dans ma chambre, au grand dam de mes parents. Plus tard, un ou deux ans après je les ai enlevés et les vrais acteurs sont arrivés.

En 1943, à Berlin, toutes les écoles étaient fermées à cause des bombardements, des attaques aériennes qui avaient lieu tous les soirs. J'ai été emmenée à Stolp en Poméranie et je suis allée à l'école là-bas. Parce que ma grand-mère avait fui là-bas et ma tante y vivait aussi. En Poméranie, tout le monde était bien plus avenant envers les nazis. À Berlin, nous faisons parfois de petites blagues, quand on se levait on faisait le « Heil Hitler » par exemple. Là-bas c'était bien plus strict. Quand on croisait quelqu'un dans la rue on était obligé de le saluer avec « Heil Hitler ». Je ne le faisais pas au début mais on m'a critiquée. Ce n'était pas possible ! J'étais obligée de saluer tout le monde avec « Heil Hitler ». (...)

Weglicka Marianna. Je suis née à Kazimierówka. Le 10 décembre 1928. Alors en 1939, a commencé la guerre, c'était un vendredi, le village de Skaryszew était déjà sous les bombes. Il y avait des bombardements, les avions volaient au-dessus de nos têtes, on avait peur, c'était épouvantable. J'avais alors 11 ans. Mon papa n'était pas là, il était parti à la guerre en 1939, parce qu'il avait reçu la « Carte Blanche » (carte de mobilisation).

Dans une exploitation agricole, il y a beaucoup de travail, tout le travail que l'on doit faire dans les champs, l'arrachage des pommes de terre, les moissons, il faut planter... Toute l'année il y avait des choses à faire : au printemps, on devait planter les pommes de terre, puis, enlever les mauvaises herbes, à l'époque personne n'utilisait d'herbicides, il fallait enlever le chardon. La récolte, les légumes, j'aidais un peu ma mère, il n'y en avait pas beaucoup, on en cultivait juste pour nous.

Tout ce qu'il fallait faire, les vaches, je ne les trayais pas encore, il n'y en avait pas beaucoup, cinq vaches si je me souviens bien. C'est ma mère qui le faisait. Je faisais paître les vaches, je gardais les oies. Il fallait les faire grossir pour qu'elles soient grasses, les Allemands nous les ont prises d'ailleurs. (...)





Jane Carolyn Fawcett. Je suis née à Londres, le 4 mars 1921. En 1938, je suis partie en Suisse pour apprendre l'allemand, puisqu'Hitler étant au pouvoir nous ne pouvions nous rendre en Allemagne. Je suis donc allée à Zurich, en Suisse et j'y ai passé 3 ou 4 mois à apprendre l'allemand. Et j'ai appris à skier ce qui était bien plus drôle, et j'ai appris l'allemand.

Puis je suis rentrée et très rapidement la guerre a été déclarée. Mes amis ont tous rejoint l'armée, la marine et je me suis dit « Et moi, qu'est-ce que je vais faire ? ». Et puis j'ai reçu une lettre d'une de mes meilleures amies, il n'y avait pas d'adresse dessus, et elle disait juste : « Chère Jane, nous sommes tellement occupés ici, on a désespérément besoin de plus d'aide, voudrais-tu te joindre à nous et nous aider ? ». Je me suis dit que cela devait être un signe, alors je suis allée à Houston Station et j'ai pris un train pour Bletchley Park. Quand je suis arrivée, j'étais dans une très grande gare et il y avait des gens pour m'attendre, qui m'ont escorté derrière un rideau épais qui protégeait l'endroit des regards indiscrets.

Là il y avait un homme érudit, un professeur de mathématiques de l'Université de Cambridge et il m'a dit « Enchanté de vous voir Jane, dites m'en un peu plus de votre vie. » J'avais 18 ans, je n'avais pas encore vraiment eu de vie. Il s'appelait Milner-Barry, un homme très distingué, l'un des décodeurs supérieurs à Bletchley Park. (...)

## **Famille Gassama**

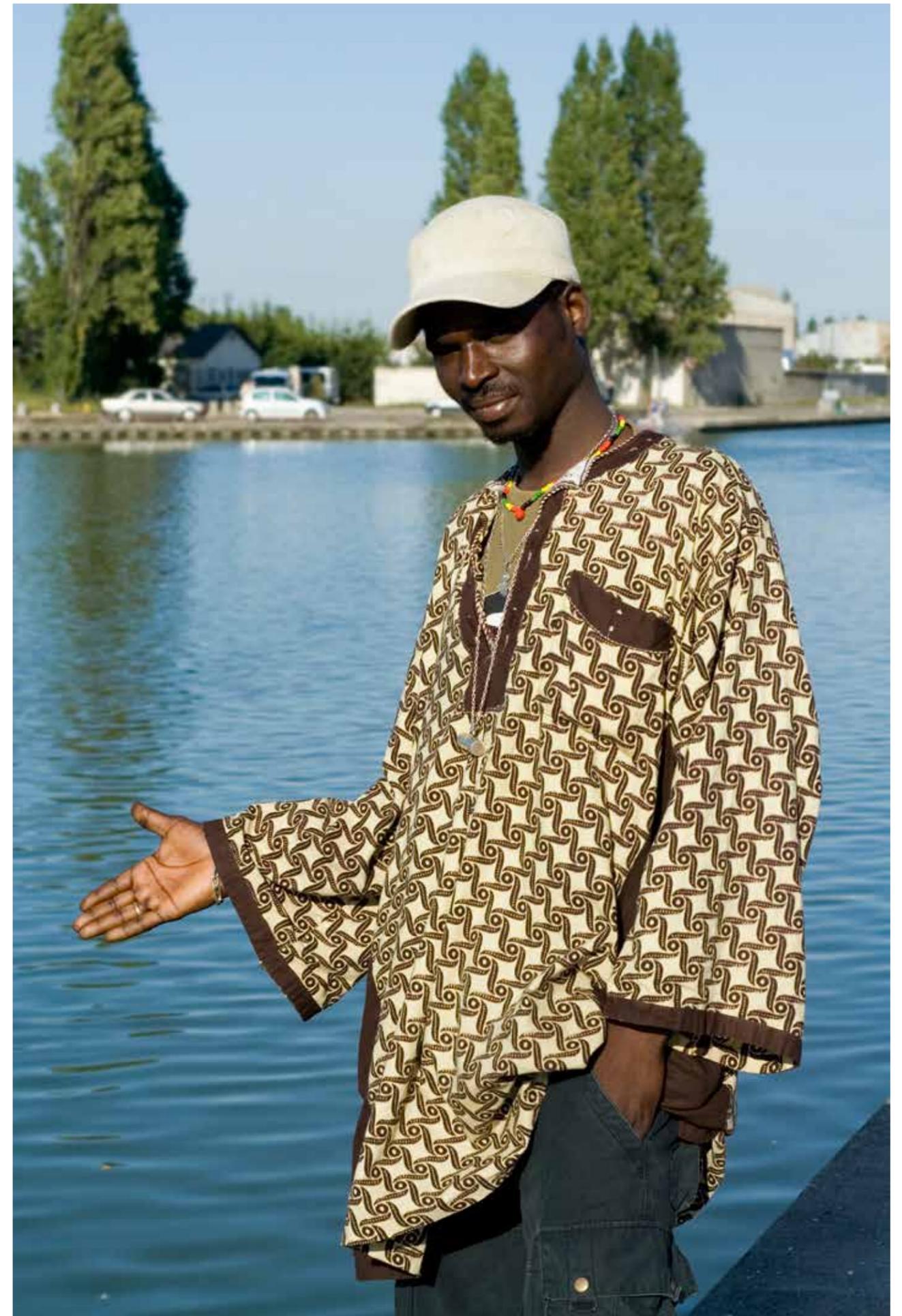
Installation visuelle et sonore, 2009

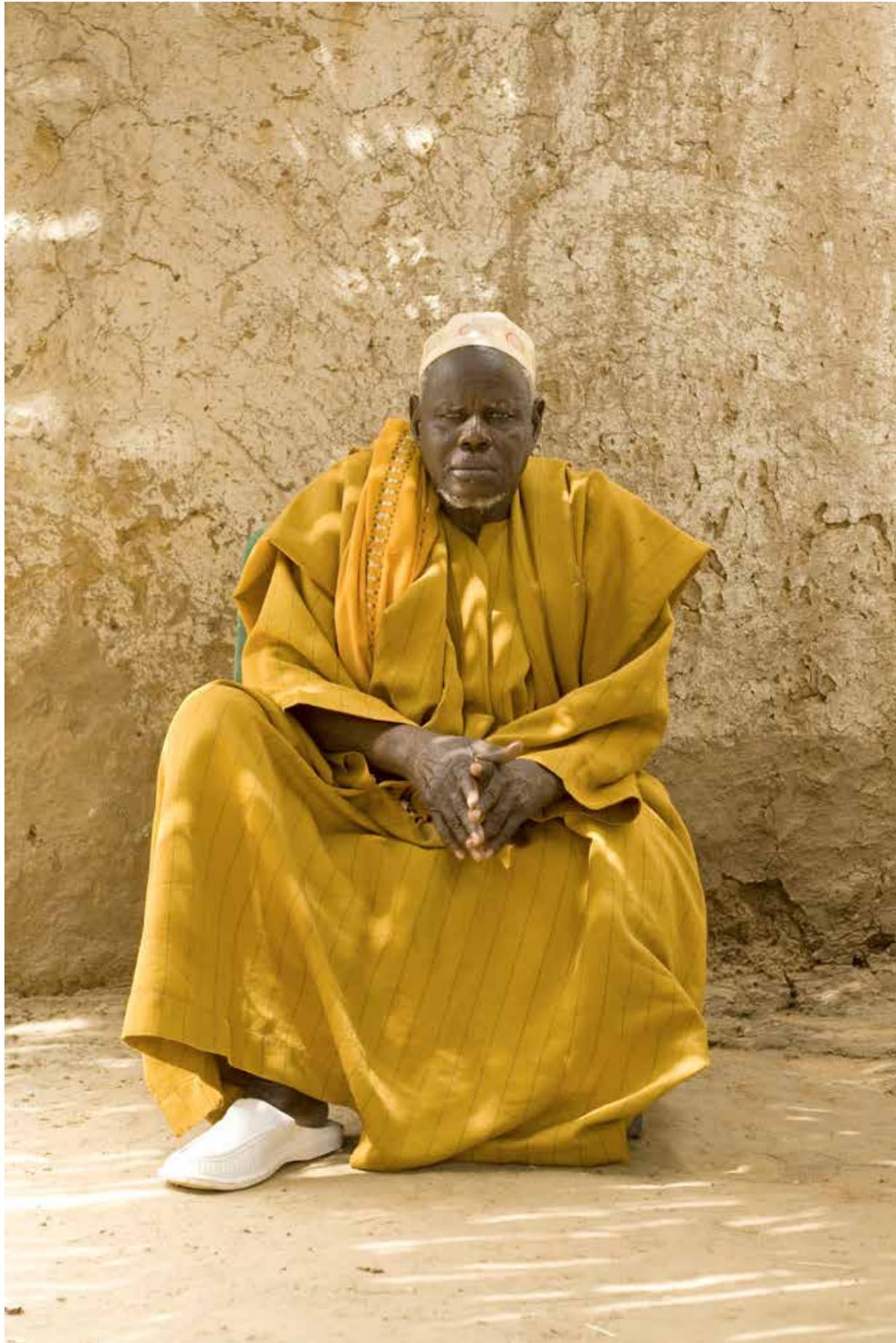
Au Mali, l'émigration a toujours été perçue comme une nécessité, particulièrement dans la région de Kayes, la plus pauvre du pays, d'où de nombreux migrants partent chaque année pour atteindre d'hypothétiques eldorados. Djamba, jeune homme d'origine Sarakolé est lui aussi parti en France pour subvenir aux besoins de sa famille. Lors de notre rencontre à Paris je lui ai demandé de me parler de ce déracinement provoqué par le départ qui oblige à se (re)construire une identité entre son pays d'origine et le pays qu'on découvre ; comment l'on devient l'étranger en quête de « quelque chose » (en langue Soninké, « de l'argent ») et qui doit assumer son rôle face à ceux qui restent. Ainsi, j'ai entrepris de rétablir une communication visuelle entre Djamba et sa famille et d'apporter à Tambacara, au Mali, un témoignage de sa (sur)vie en France.

Le choix de la photographie accompagné d'éléments sonores est ainsi justifié comme gage de vérité, de réalité mais aussi comme un moyen de transmettre un message plus intime et personnel.

Je suis venu pour travailler ici. Pour faire un peu de commerce. Bon maintenant, j'ai pas de choix pour retourner en Afrique. Toute la famille ils sont en Afrique et c'est toi qui nourrit toute la famille... Donc il n'y a pas de moyens. (...) J'ai quitté le village et je suis venu à Bamako pour faire un peu de commerce. J'ai fait du commerce, à peu près deux ans. C'est pas assez parce que la famille... il faut que j'envoie de l'argent au bled et moi je suis à Bamako et je gagne pas beaucoup. Voilà, J'ai pris le courage pour faire le visa pour venir à Paris en France.(...)

Djamba Gassama, Bondy, France,2009.





Boubou Gassama



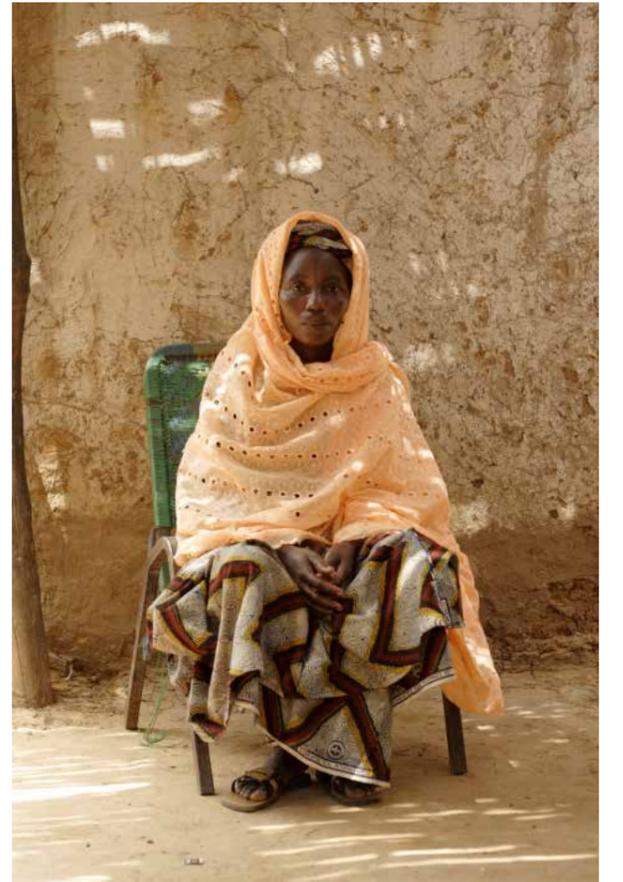
Tahassiri Doucouré



Massiré Gassama



Maba Sakho



Bintou Doucouré



Mahamadou Syby, Kankou Gassama



Setan Doucouré, Koudiédi Doucouré, Kouta Gassama

## **Qui êtes-vous ? Quel est votre rêve ?**

Série de 30 photographies et bande sonore, 2009

Se confronter à des individus étrangers nous fait prendre conscience des différentes perceptions de l'espace et du temps. Le contexte géographique s'avère important car il change la relation à l'autre en fonction des lieux. En France, je (en tant qu'interlocuteur) suis en terrain connu. Par contre, en Afrique, au Mali et au Sénégal un nouvel espace se construit, propre à la découverte d'éléments nouveaux et de comportements différents. Mon statut se transforme : je ne suis pas une inconnue dans un univers familier mais une étrangère dans un environnement nouveau, étrangère au lieu – à la ville, au pays, mais aussi à la culture.

La manière de créer un lien et le regard que me portent les autres ont changé et je dois m'adapter à ce nouveau contexte. Le mode de vie et l'appréciation du temps me sont étrangers. La temporalité étant différente, le rapport des individus au présent et au futur n'est pas le même. En Occident, l'individu est souvent poussé à se projeter dans le futur comme on le voit dans les rapports sociaux à travers l'engagement moral, familial, éthique ou économique. La société industrialisée nous engage à nous interroger sur l'avenir. En Afrique, le futur ne peut qu'être envisagé à court terme, les besoins vitaux l'emportant sur toute réflexion à long terme.

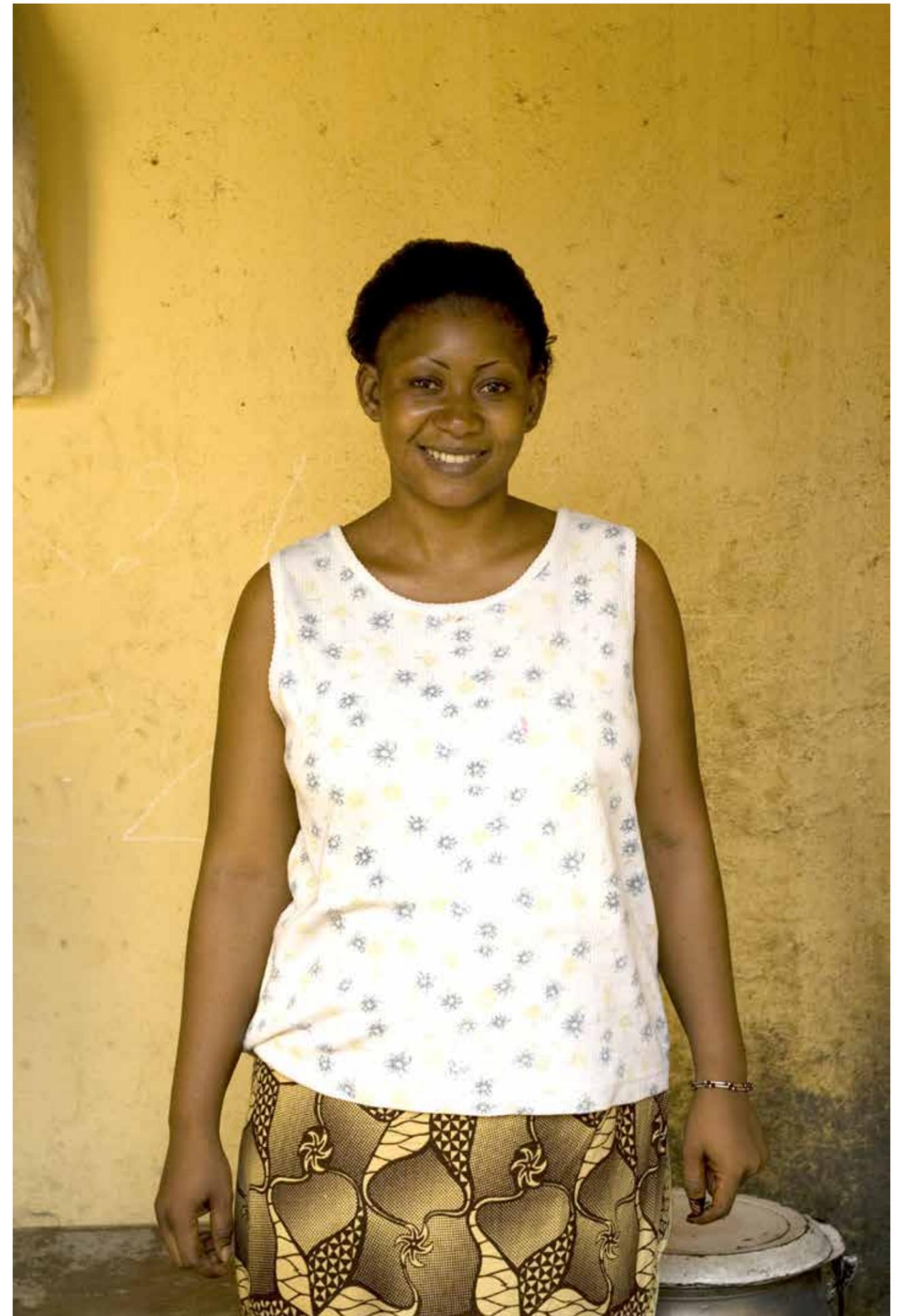


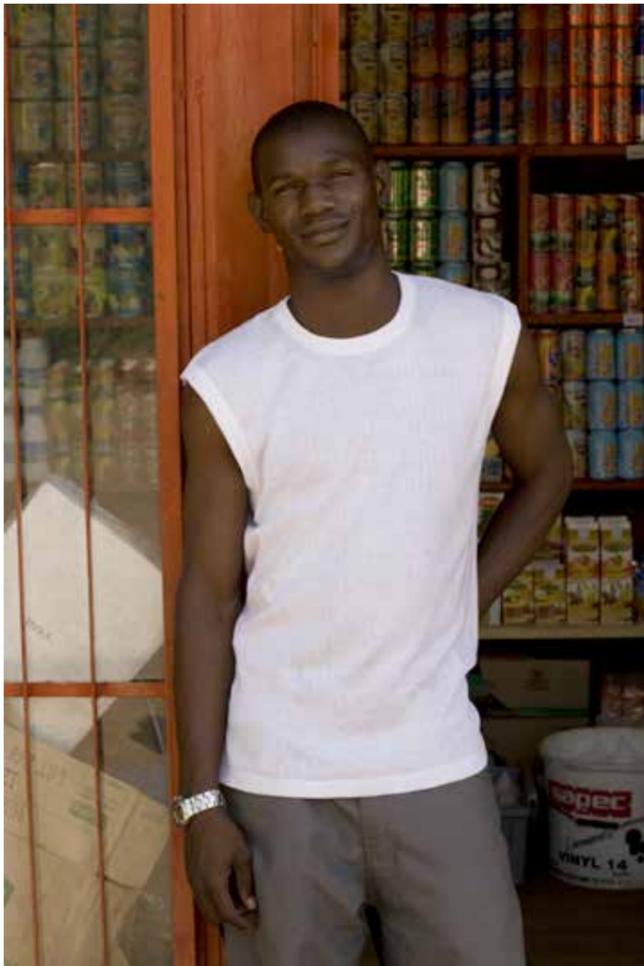
Youssouf. Je suis Youssouf. Et ? Mon métier ? Teinturier. J'aime bien la teinture et ce que j'aimerais apprendre plusieurs langues et les langues étrangères me tiennent beaucoup quoi ! Par exemple, comme les langues asiatiques, les langues latines... Ensuite j'aimerais toujours perfectionner mon français. D'accord ? Et ça me plaît aussi je fais les courriers s'il y a des fautes, je donne aux touristes afin qu'ils me corrigent pour que la lettre soit parfaite.

Mon rêve? Inventer les motifs, créer les motifs, la teinture, les langues étrangères. Dans la vie c'est ça, c'est ça qui me tient à coeur.

Madame Tal Mariam Dia. Je suis secrétaire de direction et je suis mariée. Encore ? J'ai quatre enfants, une fille et trois garçons. Encore ? Bon je suis dans une grande famille et je suis seule avec mon mari.

Mon rêve ? Mon rêve c'est de voir mes enfants grandir et puis mon mari... que mon mari puisse construire lui même... et puis on déménage chez nous. Je n'aime pas vivre dans la grande famille quoi avec mes enfants... puisque tu ne peux pas éduquer tes enfants dans une grande famille donc moi mon rêve c'est de me retrouver seule avec mon mari chez nous. Ça c'est mon rêve.





## **Barça mba barzakh**

**Collections du Musée de l'Histoire de l'Immigration**

Installation, livrets, diapositives, 2008-2009

Le projet est né à la suite d'entretiens menés au Mali et au Sénégal, entre 2008 et 2009, au cours desquels je pose deux questions à mes interlocuteurs : « Qui êtes-vous ? » et « Quel est votre rêve ? » Parmi les espoirs les plus fréquemment cités, figure celui de rejoindre l'Europe. Je décide alors d'aller à la rencontre de ces hommes prêts à quitter leur pays sur des pirogues, même si ce doit être au péril de leur vie.

« Partir à l'aventure » au Sénégal signifie voyager par voies terrestre ou maritime dans l'espoir d'atteindre les frontières européennes. Le voyage devient alors une aventure risquée où les migrants en viennent à s'interroger sur leur destinée. « Barça mba barzakh ? » « Barcelone ou la mort ? » est le cri de ralliement lancé par les Sénégalais qui tentent de rejoindre l'Espagne.

Deux livrets rapportent, pour l'un, l'entretien réalisé avec Pape El Hadji Maguette qui a tenté la traversée en 2006, pour l'autre, des photographies d'objets ayant peut-être appartenus à des migrants, rejetés sur la plage par le ressac de la mer. La projection de ces photographies et des bribes du témoignage viennent compléter l'installation.

C'était fin 2006. Le 28 décembre. Oui, c'était le 28 décembre qu'on est parti moi et un ami avec une fille aussi qui était enceinte et du coup on est parti en Casamance pour voir un marabout, pour préparer et après on est venu. On est retourné à Dakar jusqu'à N'Gor, c'est là qu'on a pris le bateau, c'était une pirogue. Oui parce que l'ami qui m'a raconté tout ça c'était un ami que son oncle, il faisait partie des gars, pour la pirogue, il travaille là-bas. C'est lui qui m'a dit : « Sans problèmes viens ».

Les gars ils ont payé 400 000, moi j'ai payé 350 000.

Et du coup avant de partir il y a des gens qui disent : « non moi je reste ici ».

Après comme ça on a dit : « ceux qui veulent ils montent, ceux qui veulent pas ils restent, après on leur rend l'argent ».

Depuis Dakar, le gars tu le payes avant, il y a certains qui le payent avant. On lui dit là où il départ et à quelle heure.

Nous on devait faire le départ à deux heures et demi mais il y avait une discussion...

On a fait jusqu'à trois heures et demi. Il y a des gens qui ont eu peur à qui on a rendu l'argent.

On est partis en pleine nuit, en pleine nuit vers... trois heures et demi. On était cent douze personnes et on a fait six jours avant d'arriver à îles des Canaries et il y avait deux gars qui pouvaient plus continuer, ils ont plongés. Après, je sais plus comment ils ont fini. C'est là que j'ai commencé à avoir des doutes.

Après deux-trois jours on est arrivés entre Maroc et Espagne, on a fait une escale là-bas. Il y avait un gars qui était un connaisseur, il avait les droits d'entrée sur Maroc, c'est lui qui nous a aidé, on avait plus de manger et c'est lui qui est allé chercher tout. On a donné chacun 5000 francs comme ça, c'était pour ration pour arriver en Espagne.

Pendant le voyage on ne s'est jamais arrêté. À un moment il y avait un grand bateau et nous on savait pas c'était quoi. Le gars il nous a donné des tenues de pêcheurs, comme quoi qu'on est des pêcheurs. Il nous dit quand vous êtes en tenue c'est pas grave après le reste je gère.

Et en fait le bateau il venait pas sur nous. C'était un bateau qui passait et c'est le seul bateau que j'ai vu, bon que j'ai remarqué pendant le voyage...(...)





## Rue de la République

Installation de 60 photographies et textes indépendants, 2006-2015

*République* vient du latin *res-publica* et signifie « chose publique ». J'ai choisi d'orienter ce travail auprès de personnes vivant ou travaillant *Rue de la République*, afin de représenter la confrontation entre l'individu dans son intimité et sa place dans la société. Les rencontres se sont déroulées de 2006 à 2015 dans onze villes, choisies de manière aléatoire en France, à Aix en Provence, Marseille, Montreuil, Paris, Saint-Malo et Toulouse, en Italie, à Lecce, au Mali à Bamako, au Sénégal à Dakar, au Brésil à São Paulo et au Bénin à Cotonou, dans des espaces privés (appartements) et publics (commerces).

Les informations recueillies permettent d'entrevoir les points communs et les caractéristiques de l'espace public à travers le regard des habitants. La photographie montre la personne dans son environnement alors que le texte contextualise le hors champ de la photographie. On découvre alors que la République prend des aspects différents selon les latitudes, l'évolution de l'urbanisation et l'histoire du pays.



Rue de la République, Montreuil, France,  
05.12.06, 16h26.

Jeune homme. Il est grand. Peu bavard.  
Choisit d'aller dans sa chambre. Il y a un  
balcon. Quasiment tous les éléments de la  
chambre sont bleus: murs, moquette, lampe,  
couette, réveil. Le jeune homme pose sans  
dire un mot.



Praça da República, São Paulo, Brésil,  
22.11.2011, 17h22.

Hase - Sungas - Cuecas - Camisetas  
Des mannequins portant des caleçons en  
résille ornent la vitrine. Intérieur magasin.  
Un jeune homme et une femme discutent. Il  
lui passe la main dans les cheveux. Il vend les  
slips et maillots de corps pour hommes. Elle  
est propriétaire du magasin depuis huit ans.





Rue de la République, Marseille, France, 02.04.07, 12h36.

Chez Madame Raymonde. Ça sent l'odeur des vieux livres. Papier peint. Moulures au plafond. Le salon est très sombre. Sur la table de la salle à manger, du courrier. La rue a été ouverte sous Napoléon III. Elle se dirige vers sa chambre. Monte sur le balcon pour montrer la longueur de la rue. Explique que les travaux de la rue vont durer jusqu'en 2010. Le bruit la fatigue. Un clown assis est posé sur les coussins de son lit. Plusieurs assiettes sont accrochées au mur. Ce sont des émaux. Elle est née le 15 novembre 1921 à Limoges, pays de la porcelaine et de l'émail. Se dirige vers sa collection de santons placés dans une vitrine. Au dessus les médailles de guerre de son père. Souhaite montrer la photo à sa fille. Donne ses coordonnées.



Avenue de la République, Bamako, Mali, 23.10.08, 12h44.

Extérieur, trottoir. Est assis sur un tabouret de bois. Propose un siège. Porte une montre. Vend des CD et clips vidéos.





Boulevard de la République, Aix en Provence, France, 04.04.07, 15h30.

Midas. L'homme se dirige vers l'accueil, endroit où il passe le plus clair de son temps. Il déplace quelques objets de son bureau. Pose.



Viale della Repubblica, Lecce, Italie, 02.06.13, 13h51.

Une grande tente blanche au milieu du trottoir. Dessous des cageots de fruits et légumes empilés. Melons, pastèques, pêches... Des grappes de tomates cerises et d'oignons suspendues au plafond. Deux parapluies sont accrochés à une barre de métal. Un drapeau italien vole au vent. Des clients entrent et sortent. Un couple achète des abricots et des cerises. Un homme en chemise blanche, cheveux frisés gris, chaîne en or salue le couple. Le commerçant a un tatouage sur le bras droit : Christian. C'est le prénom de son dernier enfant de trois ans. Son premier fils a dix-huit ans, il travaille avec lui. Dit qu'il a aussi une fille de dix-sept ans. Veut faire apparaître le drapeau du Salento sur la photo.



## **Wagons**

Installation et édition, 2011

Propice au temps, à la réflexion et à l'anonymat, le train, espace à la fois public et personnel, donne au voyageur le temps et la liberté de dévoiler son intimité. Le trajet en train a la particularité d'être un lieu de passages, de rencontres ou d'individualités en un temps limité.

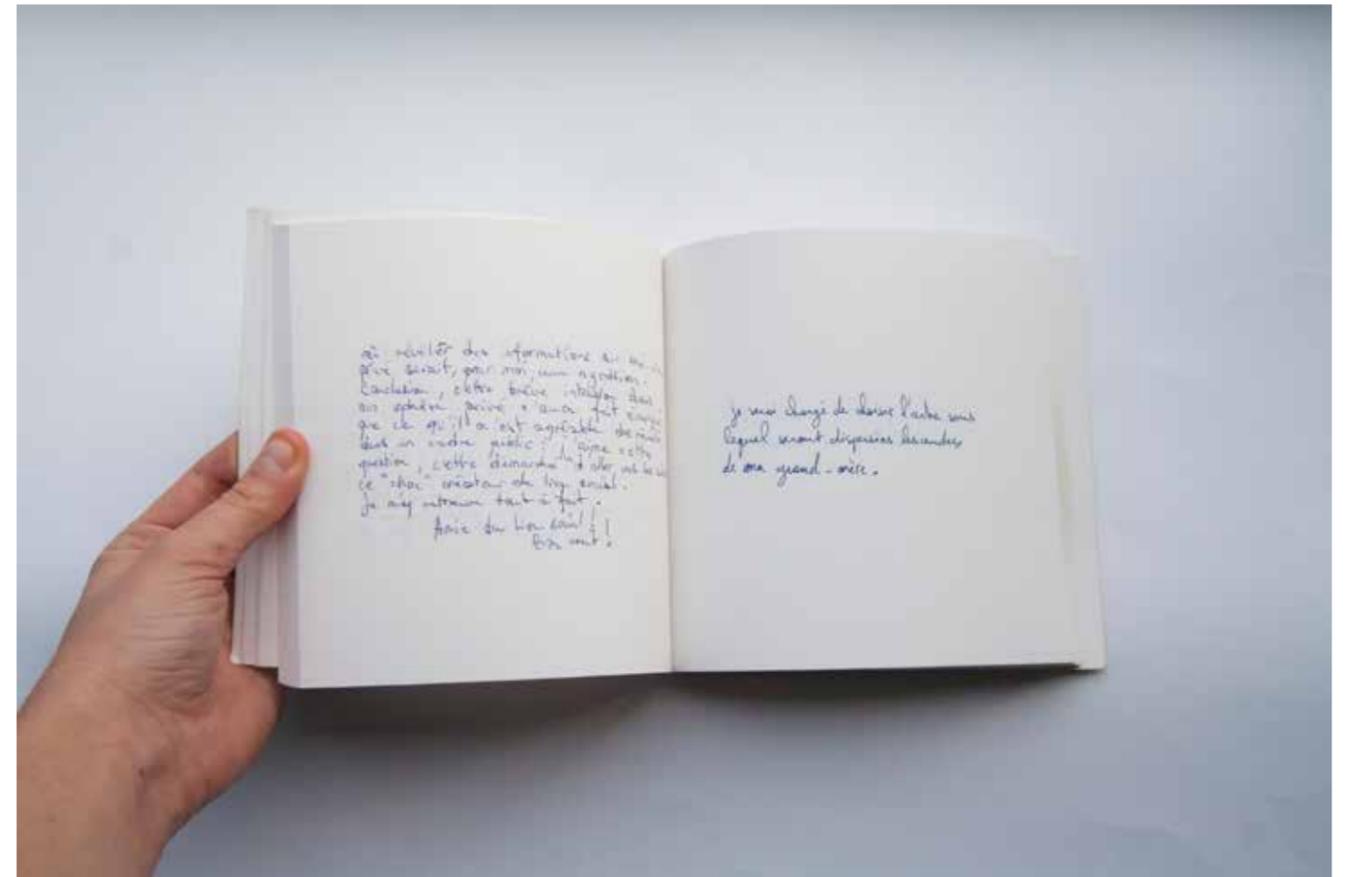
Les individus, choisis de façon aléatoire, lors d'un trajet pour une destination lambda d'une durée minimum de plus d'une heure, sont invités à répondre à une question concernant leur intimité. Les réponses sont récoltées en fin de voyage. La contrainte de temps et d'espace sur le support papier engendre une réflexion synthétisée de leur part.

Je prends des douches rose et  
des bains

Je détente les journaux télévisés  
depuis qu'ils ont fait un article reportage  
sur le guide de la secte dont fait  
partie mes parents.



J'ai rencontré Caroline, il y a deux semaines  
on a eu une histoire "d'amour" de quatre  
jours, une parfaite harmonie intellectuelle  
sexuelle, etc... Et malgré tout elle m'a largué  
il y a 5 jours.  
Moralité, même si tout est parfait rien n'est gagné.



Je n'aime plus mon travail  
d'enseignant mais n'ose pas  
le déclarer ouvertement.  
Gêné par les questions qu'on pourrait  
me poser sur mon changement.

~~Je suis~~ Je suis amoureux de ma  
meilleure amie.

J'écris des zéros de contes culinaires  
sous un nom d'emprunt.

je dors avec mon  
pouce (j'ai 60 ans)

J'aime les femmes difficiles.

La Disparition brutale de mon fils  
à l'âge de 30 ans en voulant éviter  
de fumer avec un médicament  
Le ZYBAN peut tuer.